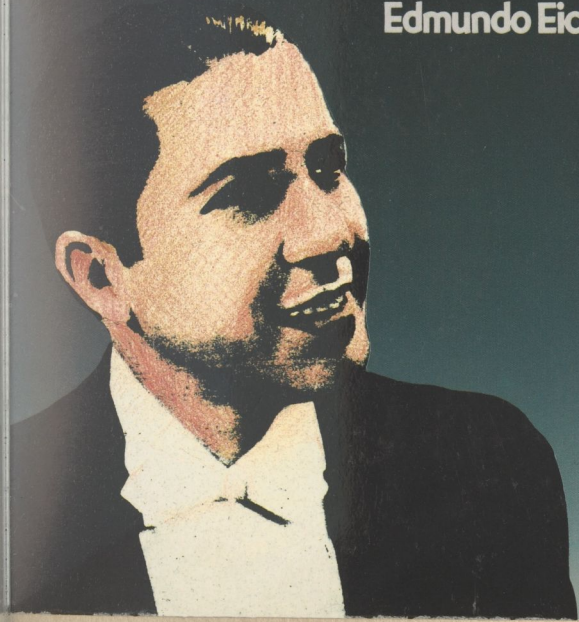
Retrouver ce titre sur Numilog.com

L'âge d'or du tango

CARLOS GARDEL

Edmundo Eichelbaum



Denoël

Retrouver ce titre sur Numilog.com

92
35-36

Carlos Gardel

8° Pz
7188

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Retrouver ce titre sur Numilog.com

EDMUNDO EICHELBAUM

Carlos Gardel

L'âge d'or du tango

DENOËL

Retrouver ce titre sur Numilog.com

DL-06-03-1985-05802

Retrouver ce titre sur Numilog.com

A Edmundo Guibourg

A Silvie Marion et Jaime Zapiola

Retrouver ce titre sur Numilog.com

by Éditions Denoël, 1984
19, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2.207.23069-4

Retrouver ce titre sur Numilog.com

1. Buenos Aires!

Il fait si chaud, si chaud... Pourtant, grâce aux persiennes fermées qui font régner la pénombre, isolent d'un soleil de fin d'été, la chambre est plus fraîche que la cour. Mais Berthe transpire, allongée sur le lit. Elle transpire et elle pleure de grosses larmes salées, elle pleure longuement...

Un an déjà! Car c'est en mars 1893 (nous sommes dans l'hémisphère sud) qu'elle et son petit débarquèrent dans cette ville de Buenos Aires, bourdonnante, changeante, chaotique. Toujours les mêmes peurs, les mêmes appréhensions, les mêmes manques qu'aux premiers moments. Dureté du travail. Solitude. Sa nourriture affective ne comporte que des souvenirs assez peu aimables qui se doublent souvent, trop souvent, de sentiments de culpabilité. Et l'on sait combien blessent les sentiments de culpabilité, à la fois pour ce qu'on a fait et pour ce qu'on n'a pas fait...

Mais que serait Berthe sans ses pauvres souvenirs, si douloureux soient-ils? Rien d'autre qu'une jeune immigrante partie de Toulouse avec les trois sous péniblement économisés en un peu moins de trois ans – et aussi avec le petit Charles, lumière de sa vie, le fils de son amour caché et perdu. Oh! le père, le respectable

Retrouver ce titre sur Numilog.com

homme marié qui n'a donc pu l'épouser ni reconnaître son enfant, a bien donné un peu d'argent pour le voyage, mais Berthe n'aime pas évoquer ce souvenir-là, elle n'ignore pas que c'était manière de la chasser plus vite. Du reste, elle-même voulait quitter Toulouse, à cause de la honte et de l'hostilité de ses parents. Il n'empêche que maintenant, à l'autre bout du monde, et bien qu'elle soit mère, comment pourrait-elle se cacher qu'elle n'est pas encore vraiment une adulte. Besoin d'aide, de tendresse, d'amour. Douloureux, ardent besoin. Mais l'on ne transige pas avec les mœurs. Les lois et les règles sont faites par les forts qui ne chutent pas, ou du moins peuvent dissimuler leurs faiblesses. Quand on dit oui à l'amour, avec le simple désir de dire oui, sans prudence et sans réserve, on n'engendre que l'amertume...

Pourtant Berthe est heureuse avec son fils, malgré la dureté de la tâche, la solitude sentimentale, la peur de la cité galopante. Alors elle sourit entre ses larmes, sa figure ronde s'éclaire d'une joie naïve et enfantine, elle revoit son arrivée à Buenos Aires, le bateau peuplé de visages graves et attentifs, la ville comme suspendue dans le brouillard, le ballet des remorqueurs. Elle était à la fois apeurée et étourdie, incapable de répondre à ses propres questions, sonnée par l'inconnu, les bruits, les bousculades, la démesure. Elle se souvient de l'immensité de ce port qui donnait pourtant une impression d'inachevé, avec ses quais de bois pareils à des constructions de fortune. Il y avait là un fouillis de marchandises, un amoncellement de matériaux de toutes sortes, un chaos inquiétant. Et c'est vrai qu'alors Buenos Aires était une ville malpropre et chaotique, nullement faite pour chasser les appréhensions et museler la tristesse.

Et voilà qu'il fallait descendre à terre, on la poussait,

Retrouver ce titre sur Numilog.com

la bousculait, c'était son tour maintenant. Le grand saut. Elle avait un foulard sur la tête, Charles était coiffé d'une casquette, elle traînait des bagages dépenaillés, minces et pourtant trop lourds; Charles voulait l'aider, bien sûr, il portait gravement et comiquement un petit sac qui contenait les quelques cadeaux destinés à ceux qui allaient l'aider peut-être. Dieu qu'elle se sentait mal à l'aise. Elle regardait son fils avec cette pitié qu'elle ressentait toujours à son égard – et voilà qu'ils mettaient le pied sur la passerelle rudimentaire, sous l'œil attentif du matelot de garde qui donna un coup de sifflet comme pour marquer qu'à cet instant elle venait de quitter définitivement la France.

Et alors ce fut l'incident : au milieu de la passerelle Charles se prit le pied entre deux planches, elle ne put le retenir de trébucher, voyant déjà le précieux petit sac dans les flots, quand, par bonheur, un officier bondit, saisit le sac et redressa l'enfant avec un sourire. Le premier sourire du nouveau pays, un signe favorable à n'en pas douter, mais Berthe demeure figée, et c'est Charles, avec sa voix d'enfant bizarrement sonore, qui remercie le jeune officier charmé de l'aisance du petit immigrant.

Après – mais l'incident fait figure de réception quasi officielle –, la banalité reprend ses droits, on rejoint la queue devant la Dirección de Migraciones. Ce n'est rien d'attendre plus d'une heure quand on se sait en règle. Et voilà le document tamponné, l'officialisation d'une entrée légale : « Numéro d'ordre 121 : Berthe Gardes, française, veuve, 27 ans, repasseuse, catholique, passeport n° 94... Numéro d'ordre 122 : Charles Gardes, français, 2 ans... » Désormais, Berthe et son fils sont libres.

Mais que veut dire la liberté pour une mère célibataire avec un enfant en bas âge dans un port

Retrouver ce titre sur Numilog.com

inconnu où l'on parle une langue dont elle ne sait que quelques mots ?

D'autant qu'elle avait cru comprendre qu'on les attendrait, mais elle ne voit personne qui lui fasse signe dans cette foule anonyme. Son amie Anaïs Beaux lui aurait-elle fait faux bond ?

En fait, toute cette nouveauté l'aveugle, Anaïs agite le bras depuis un moment. Berthe l'aperçoit enfin, flanquée d'un homme à la stature imposante. Embrassades, effusions. Charles aussi est couvert de caresses. Et que de paroles, il en est tout étourdi. Hélas, il ne comprend pas un mot de don Fortunato Muñiz, mais le mari d'Anaïs se souvient qu'il a apporté des bonbons et la langue universelle des friandises les rapproche.

Fortunato est têtu, et il aime les enfants. « Carlos », dit-il en touchant la poitrine du gamin qui répète aussitôt ce nom qui sera désormais le sien. Berthe rit. Tout ce bonheur... On monte dans un fiacre, et c'est la première vision de Buenos Aires. De larges avenues ombragées, des façades dont les fenêtres sont munies de persiennes ou grillagées, de nombreux balcons, tous éléments de style espagnol comme on peut en voir à Toulouse. Paseo Colón, cette large avenue qui traverse la ville dans la zone appelée el Bajo, juste avant d'arriver au port, Berthe admire la Recova, un gigantesque auvent qui s'étend sur des centaines de mètres, seulement interrompu par les rues transversales, et protège de la pluie et des vents forts qui soufflent sur les rives du fleuve. Berthe est surprise par le découpage géométrique du quartier, naïvement amusée par le fait qu'il y ait toujours cent numéros d'une rue à l'autre.

Maintenant, on oblique rue Rivadavia, à la hauteur de la Casa Rosada, la Maison du Gouvernement, puis, toujours vers l'ouest, on prend la rue Uruguay, jusqu'au numéro 162. Et là, c'est le choc : la porte de l'immeuble

Retrouver ce titre sur Numilog.com

ressemble à s'y méprendre à celle de la maison familiale, à Toulouse. C'est le même arc en bois, le même étroit corridor qui conduit à la cour sur laquelle s'ouvrent les portes des chambres.

La pièce est propre et assez bien éclairée, les gens paraissent sympathiques, la cour où se trouve le grand lavoir où elle officiera, est plutôt gaie. On salue la *encargada,* la concierge, avant de filer déjeuner chez Anaïs qui habite un immeuble identique mais loué en appartements. La salle à manger est sévère, avec ses lourds meubles de chêne de style provençal, alors très estimé à Buenos Aires.

Tandis que les deux femmes s'affairent à la cuisine, Fortunato essaie de se faire comprendre du petit Charles. « *¿Quieres pasear por la calle?* » (Veux-tu te promener dans la rue?) Charles ignore évidemment ce que signifie *pasear;* mais le mot *calle,* qu'il a entendu plusieurs fois pendant le trajet, lui est maintenant presque familier. Et comme tous les enfants du monde il est toujours prêt à sortir dans la rue. Anaïs profite de cet intermède pour mettre en garde Berthe. Car si Buenos Aires est une ville en pleine effervescence, capitale d'un pays jeune où les industries commencent à fleurir, s'il y a en effet du travail pour tous, il faut travailler dur pour s'en sortir. Travailler dur et rester en éveil. Car les hommes sont les maîtres de la rue et du travail. Ce qui veut dire qu'une femme jeune et sans soutien doit se défendre de tout et de tous, des appétits comme des caprices des chefs et des contremaîtres. Assurément, comme elle le lui avait promis dans sa lettre, Anaïs engagera Berthe dans sa blanchisserie – du reste elle était repasseuse chez son père –, mais il lui faudra sans doute travailler aussi ailleurs pour gagner davantage, en sorte qu'elle doit savoir que les femmes françaises n'ont pas bonne réputation en Argentine. Sans doute à cause

Retrouver ce titre sur Numilog.com

des nombreux proxénètes français qui se sont installés ici, on les traite toutes de prostituées ou de cocottes. Berthe doit donc s'attendre à des propos et à des propositions peu flatteurs. Et voilà la pauvre Française au bord des larmes. Ses années d'angoisse et de honte lui remontent à la gorge, le long voyage et la lourde responsabilité de l'enfant – soudain c'est trop.

Mais par bonheur Fortunato et Charles rentrent, et le petit garçon tout excité de ce qu'il a vu raconte et mime le bruit des tramways à chevaux, les trompes des garçons à casquette qui avertissent les piétons du passage des véhicules. On rit beaucoup, tant les imitations sont pertinentes et drôles, Charles est tout fier de son succès. Et c'est alors l'entrée du *puchero,* pot-au-feu traditionnel en Espagne et adapté à la mode argentine. Sur un grand plat creux sont disposés la viande bouillie, les pommes de terre, les carottes, le potiron, le chou vert et chou rouge, la calebasse, les flageolets, les haricots verts, les pois chiches, le chorizo colorado (rouge), les os avec le caracú, autrement dit la moelle qu'on mange ici aussi sur du pain avec du sel, les morceaux de poule, les patates douces, les navets, les oignons rouges et blancs, le tout accompagné d'huile d'olive, de beurre et de moutarde.

Berthe est ébahie par les énormes morceaux de viande; mais, au dessert, c'est au tour de Charles de s'extasier. Anaïs s'était bien doutée que l'enfant aimerait le *dulce de leche,* cette espèce de confiture au lait et au sucre.

Avec le vin à quatorze degrés, les fruits variés et le bon café brésilien, toutes les appréhensions de Berthe ont disparu. C'est même sans nostalgie qu'elle évoque brièvement sa vie à Toulouse, les maisons de brique rose, les courses dans les rues, les travaux dans le petit atelier de chapeaux de son père, la monotonie des tâches

Retrouver ce titre sur Numilog.com

ayant remplacé bien vite l'insouciance de la vie d'écolière...

Un an déjà, et quatorze mille kilomètres de distance. Le passé est définitivement résolu; mais de quoi demain sera-t-il fait?

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Retrouver ce titre sur Numilog.com

2. Un fils « difficile »

Un an après l'arrivée de Berthe et de son fils à Buenos Aires, la vie va changer. La mère travaille de plus en plus, en sorte qu'elle dispose de moins en moins de temps pour s'occuper de Charles; chaque fois qu'elle doit s'absenter, celui-ci reste chez une amie, Rosa C. de Francini, mère de plusieurs garçons avec qui l'enfant, jusque-là habitué à la compagnie des grandes personnes, va faire l'apprentissage des jeux collectifs et d'une vie sociale avec ses petits camarades.

Il arrive encore que Berthe, trop pressée pour le conduire chez Rosa Francini, emmène Charles à la blanchisserie d'Anaïs. C'est alors de nouveau la fête, car tout le monde le retrouve avec plaisir et le gâte, mais Anaïs et Fortunato jugent que l'atelier est un endroit peu convenable pour un enfant et préféreraient qu'il demeure en permanence chez Rosa. Berthe est plutôt convaincue, mais Charles rechigne. Car s'il est vrai qu'il fait des progrès remarquables chez sa gardienne où il fait montre d'une personnalité déjà très affirmée, et il n'en est pas peu fier, en revanche il reproche doucement à sa mère de l'abandonner, ce qui accentue sa propension à une mélancolie cachée et au secret.

Il est évident que Berthe souffre d'être trop souvent

Retrouver ce titre sur Numilog.com

séparée de son fils, même si elle est heureuse des liens d'amitié entre son fils et les enfants de Mme Francini, et bien qu'elle soit fière de ses progrès.

Un incident est significatif. Un jour que Charles passait à la blanchisserie, un client assez jeune salue Berthe de manière particulièrement chaleureuse. Aussitôt après son départ, l'enfant, visiblement énervé, questionne sa mère avec violence et, sans attendre de réponse, se sauve dans la rue. On part à sa recherche, sans résultat. Deux heures après, il revient, écoute calmement les réprimandes, et ne dit mot.

S'appuyant sur cet exemple, et soulignant qu'il est malsain pour l'enfant de développer des sentiments aussi exclusifs à l'égard de sa mère, Anaïs voudrait que Berthe mette Charles en pension complète chez Rosa. Berthe n'y est pas formellement opposée mais elle le trouve encore bien jeune, et elle estime qu'il faut au moins un an pour le préparer à cette éventualité.

Du reste, comme s'il pressentait quelque chose, l'enfant devient plus doux avec sa mère, plus volubile aussi. Mais s'il ne pose plus de questions, il n'évoque que des choses banales. Toujours courtois, mais parfois distant. Et comme Berthe se sent coupable, elle n'ose le provoquer pour tirer au clair ces changements dans leurs relations.

Il arrive également que Charles veuille étonner sa mère en lui racontant ses aventures de la rue. C'est sa façon de la défier, de lui montrer peut-être que, d'une certaine façon, elle se désintéresse de lui. Tant et si bien qu'elle repousse toujours le moment de le mettre en pension et qu'il rentre tous les soirs de chez Rosa.

A cette époque, Charles a presque oublié le français. Son parler est maintenant marqué par l'argot du quartier du marché de Abasto, composé de mots italiens déformés et d'expressions provenant des différents dia-

Retrouver ce titre sur Numilog.com

lectes de l'Italie. Et c'est souvent qu'il doit expliquer à sa mère la signification des mots qu'il emploie, riant de ses mines scandalisées. Pourtant, on continue à l'appeler « el Francesito », le petit Français, mais il semble qu'il ne soit pas mécontent de cette différence.

Après sa fuite de la blanchisserie, il s'est tenu tranquille pendant des mois. Mais un 14 juillet, alors que Berthe est allée en compagnie d'Anaïs et de Fortunato célébrer la fête nationale française chez des amis, Charles, qui doit passer la nuit chez Rosa, attend qu'elle soit couchée pour se rhabiller et filer dans la rue. Il ne rentre qu'en fin de matinée, ayant changé de vêtements chez sa mère. Et pour toute réponse aux reproches de Rosa et de Berthe, il n'évoque que le souci qu'il avait de la santé de cette dernière.

Cette nouvelle fugue précipite la décision de le mettre en pension, et il apprend, impassible, l'accord des deux femmes s'étant fait devant lui, que ce sera pour avril 1896.

Berthe et son fils rentrent alors chez eux, et la journée se déroule comme si de rien n'était, si ce n'est que Charles va se coucher très tôt. Peu après minuit, un léger bruit réveille Berthe : c'est l'enfant qui pleure. Mais comme sa mère lui demande tendrement ce qu'il a, il se met à sourire et affirme qu'il n'a rien. Orgueilleux peut-être, mais surtout extraordinairement secret.

Cet été-là, nouvelle découverte pour Charles. Avec les enfants de Rosa Francini et d'autres gosses du quartier il va pêcher à la ligne dans le fleuve. Et à sa grande surprise il s'aperçoit qu'il peut rester assis pendant des heures et en silence. Mais il ne néglige pas pour autant de jouer au football dans les terrains vagues du quartier et de partir à l'aventure. Car Buenos Aires est propice au vagabondage des enfants qui profitent par ailleurs

Retrouver ce titre sur Numilog.com

d'une grande indulgence des adultes à leur égard. Les lieux pullulent où l'on peut se livrer à sa fantaisie sans restriction.

Cependant, et c'est le revers de la médaille, du moins pour Berthe, les commerçants engagent volontiers des enfants pour livrer les marchandises légères, ce qui leur permet de se procurer de l'argent de poche. Le travail des enfants n'est évidemment pas réglementé, et ils sont souvent exploités de manière intolérable, mais les familles pauvres, qui forment la grande majorité du peuple argentin, sont bien obligées d'envoyer leur progéniture à la rue pour qu'elle gagne sa vie. Et il n'y a pas que les petits vendeurs de journaux qui se lèvent avant le soleil et triment toute la journée pour quelques sous.

C'est l'obsession de Berthe, cette misère radicale, la peur de voir un jour Charles y sombrer, aussi travaille-t-elle de plus en plus dur pour entretenir et éduquer son fils, afin qu'il puisse obtenir plus tard un emploi bien plus rémunéré.

L'enfance de Charles n'est donc pas du tout rebutante. On peut même dire qu'il passe son temps à s'amuser. Seulement il s'amuse à sa façon. Ou plutôt, il apprend en s'amusant. Car il veut tout savoir, et tout faire, et bien. Déjà, il n'accepte pas l'échec, même s'il est inévitable. Il est à l'affût de la vie, et son apprentissage, il le parfait à chaque instant.

L'été durant, libérés de l'école, les aînés se font valoir par leur adresse et leur débrouillardise aux yeux des plus jeunes. Charles n'est pas le dernier à admirer leur habileté à construire des cerfs-volants, tailler des épées de bois, édifier des refuges avec des bidons vides, ou à apprécier leur virtuosité à la toupie et aux jeux de billes. Mais ce qu'il leur envie le plus, c'est de savoir lire et écrire. Il se fait épeler les lettres, étudie leur

Retrouver ce titre sur Numilog.com

forme, les copie d'après les manchettes des journaux, en sorte qu'il ne connaît que les caractères d'imprimerie!

Entre les jeux et les apprentissages, l'été a passé assez vite. Le 1er mars, Charles et sa mère débarquent chez Rosa pour installer le nouveau pensionnaire. Sans trop de cérémonie, car, depuis le temps, il est de la maison.

La journée passe vite. Le soir, comme tous les soirs, Charles et les enfants de Rosa jouent dans la rue, devant la porte. Mais ce n'est pas vraiment un soir comme les autres, puisque Berthe ne viendra pas chercher son fils. Charles s'arrête brusquement de jouer et entre dans la cuisine. Il demande à Rosa de l'embrasser. Étonnée, elle l'interroge des yeux. « Quand j'arrive chez moi, dit Charles, j'embrasse ma mère. Et maintenant vous êtes un peu ma mère, non? »

Rosa cache tant bien que mal son émotion, mais la nuit venue elle s'attarde un peu devant le lit de Charles. Elle aussi sait bien que c'est une nouvelle période qui vient de commencer pour lui.

Cette année 1897, au collège Saint-Stanislas, 2646, rue Tucumán, Charles Gardes la termine avec la mention d'élève « distingué ». Berthe est très fière de ce résultat, et Rosa aussi. Charles, lui, n'estime pas avoir fait quoi que ce soit d'extraordinaire, sa fierté provient plutôt d'avoir été choisi pour figurer dans le chœur de l'école, et d'avoir reçu l'année durant les félicitations du maître de musique. Apprendre à lire et à écrire en plus, voilà qui suffit à son bonheur. Car pour le reste, il estime qu'on apprend bien mieux et beaucoup plus dans la rue.

Chez Mme Francini, comme on est bien nourri, à sept ans Charles est devenu un garçonnet costaud qui

Retrouver ce titre sur Numilog.com

sait se faire respecter de ses camarades dont quelques-uns ont déjà dû éprouver la force de ses poignets. Peut-être est-ce à cause de l'une de ces démonstrations qu'un de ses maîtres au collège l'a traité de « démon au visage d'ange ». Charles s'est d'ailleurs demandé ce que ça voulait dire. S'il ne croit pas être un démon, il ne sait surtout pas comment est un visage d'ange. Il estime qu'il est un garçon comme les autres et en a conclu que le curé devait être un peu « dingue ».

Rosa Francini, pour sa part, n'évoque ni les anges ni les démons; même si elle trouve Charles difficile à maîtriser, elle se contente de l'aimer comme ses propres garçons. Du reste, Charles est aimable et respectueux, même s'il revendique sans cesse sa liberté, tout comme un adulte. Sa détermination à n'en faire qu'à sa tête est si grande qu'il peut se relever la nuit, prendre sa casquette, partir à l'aventure et rentrer quand bon lui semble. Aucune question ne peut venir à bout de son mutisme. Mais il peut tout aussi bien raconter ses errances s'il a repéré quelque chose de bizarre ou de cocasse. Observateur remarquable et farouche individualiste.

En 98 et 99, c'est toujours la même antienne : il poursuit honnêtement ses études sans renoncer à ses fugues. Rosa ne sait comment le prendre, Berthe non plus, d'autant que la police commence à s'intéresser à lui.

Une fois, on le retrouve en compagnie d'un clochard accusé de plusieurs vols. Une autre fois, c'est une femme respectable qui l'accuse de lui avoir débité des chapelets de gros mots, mais elle ne porte pas plainte en raison de son jeune âge. Et puis, il y a les rixes entre les *barras*, ces bandes de gosses qui développent un esprit de corps exacerbé. Seul aspect positif pour sa mère : il se voit à nouveau confier des morceaux en soliste dans la chorale de son école.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

Après le dîner du jour de l'an 1900 chez Anaïs, il y a enfin une conversation sérieuse entre Berthe et son fils, et l'on convient de chercher un petit travail pour soulager la maman. Mais cette dernière découvre surtout qu'il n'y a ni méchanceté ni caprice dans la conduite de Charles, seulement des réactions d'extrême sensibilité aux remarques perverses sur le fait qu'il n'a pas de père. Comme en outre il voit très peu sa mère, on comprend qu'il souffre d'ébranlement affectif.

Dès lors, leurs relations vont se resserrer. Charles reste chez Rosa mais va voir plus souvent sa mère qui peu à peu se met à lui parler du mystère de ses origines. Berthe est pudique et sans doute encore bien évasive, mais Charles, même s'il reste encore nombre de points obscurs, se sent désormais mieux armé pour répondre aux allusions perfides.

Pour le reste, l'incompréhension est totale. Berthe ne rêve que d'études réussies et d'un emploi stable, alors que Charles, lui, veut déjà devenir un artiste. Berthe imagine qu'il ne s'agit là que d'un caprice d'enfant, et Charles ne poursuit pas trop la discussion, sûr de faire ses preuves en temps voulu.

On est donc arrivé à une espèce de *statu quo* qui permet de goûter les instants de bonheur ensemble, même si Charles, par ailleurs, continue ses vagabondages, mais plus sagement si l'on peut dire.

Quant aux petits travaux rémunérés de quelques pesos (qui est alors une monnaie forte), pour lui, pas de problème. Il fréquente par exemple les cafés du quartier, qui exercent déjà sur lui une attirance irrésistible, et y chante avec un certain succès. Mais il n'en dit rien à sa mère. Ou bien, comme sa calligraphie est excellente, il rédige des lettres pour les analphabètes. Si ce sont des amis, il leur fait une *gauchada,* une faveur, selon

Retrouver ce titre sur Numilog.com

l'idéologie *criolla* (créole) qui veut que l'action d'un gaucho soit toujours noble et désintéressée.

Le plus clair résultat de l'amélioration de ses relations avec Berthe, c'est qu'il dort indifféremment chez elle ou chez Rosa, en sorte qu'il échappe désormais à tout contrôle. Il lui arrive même de disparaître deux ou trois jours et autant de nuits sans que personne ne s'inquiète, chacune des deux femmes imaginant qu'il est chez l'autre.

Il faut comprendre que le nouveau siècle excite particulièrement l'imagination et la curiosité des jeunes. Charles utilise volontiers ce prétexte pour justifier ses fugues, mais il est vrai que ses dons d'observation trouvent là un champ idéal pour libérer sa fougue narratrice.

A neuf ans, Carlos – ses copains l'appellent Carlos, et parfois sa mère aussi maintenant – maîtrise admirablement ses dons de conteur et de comédien. Qu'il raconte le marché de Abasto, et la verve toulousaine s'enrichit de la verve italienne; tous les registres de sa voix sonore sont dominés, ses facultés d'imitation sont brillantes et son humour exceptionnellement précoce. Souvent les grandes personnes disent de lui qu'il est un acteur-né, et sa mère le traite de *payaso* (clown), ce qui ne lui déplaît pas.

Pourtant, en cette année 1900 où les criollos viennent tenter leur chance par milliers à Buenos Aires, et développent un certain chauvinisme à l'encontre des gringos, principalement italiens, Berthe, toujours peureuse et inquiète, ne peut comprendre l'engouement de son fils pour la rue, le port, le marché, tous lieux peuplés pour elle de gens qui mènent une vie irrégulière ou secrète. Comment un enfant, même s'il veut se croire un adulte, peut-il être attiré par ces endroits qu'elle imagine voués à la délinquance et aux vices? Naturel-

Retrouver ce titre sur Numilog.com

lement, le remords s'en mêle. Elle sait bien qu'elle a lutté et qu'elle lutte encore au-delà du possible, mais cet enfant sans père elle n'a pas le temps de s'occuper de lui. Aussi lui est-il bien difficile de le réprimander pour ses imprudences et ses fugues. D'autant qu'il est si tendre, si câlin – mais en même temps elle ne peut se défendre de le voir aussi comme un juge. Alors, quand, la nuit venue, il annonce qu'il va faire un tour, elle le laisse faire, comme si c'était lui, l'adulte, le seul vraiment apte à prendre les décisions. Et une fois de plus, elle va dîner seule, l'enfant de neuf ans n'ayant aucun sens, ou souci de l'heure.

Ce 24 mai, pourtant, il rentre exceptionnellement tôt. Avec un paquet. Dont il défait cérémonieusement la ficelle. Sa mère est plus amusée qu'intriguée. Il déplie le papier d'emballage, et apparaissent un pantalon très sale et très usé, une chemise en loques, une paire d'espadrilles hors d'usage, et un autre petit paquet enveloppé d'un journal. « Ouvre-le, c'est pour toi ».

A quoi bon tant de mystère? Berthe hésite, comme s'il y avait là quelque chose de grave. Enfin elle découvre une liasse de billets d'un peso. « Compte-les, maman, ça doit aller...

– Mais où as-tu trouvé ça? Tu ne l'as pas pris, j'espère...

– Non, c'est de l'argent que j'ai gagné; ça fait un mois que j'aide le vieux Francisco. Il avait besoin de quelqu'un la nuit au marché pour les marchandises. Quatre-vingts pesos, c'est pas rien, non? »

Berthe ne sait pas quoi répondre. Elle étreint son fils et le pousse vers la table où ils mangent longtemps en silence.

Enfin, elle trouve les mots : « Oui, c'est assez, et je suis très contente de ton aide. Mais je ne veux pas que

Retrouver ce titre sur Numilog.com

tu travailles la nuit. C'est trop dur et pas sain pour un enfant.

– Mais je suis fort, petite vieille (c'est l'expression affectueuse qu'il aime employer avec elle), et Francisco ne veut pas que je me crève. Je range les caisses vides. Je monte là où il ne peut pas monter, tu sais comme je suis agile. Tu vois que ça sert d'être un gosse! »

Ce n'est pas la première fois que Carlos apporte des sous à la maison, le fait nouveau c'est sa persévérance. Berthe est émue, et un peu honteuse. Toute joie, pour elle, est toujours teintée de remords.

« Et ce n'est pas tout, ajoute Carlos. J'ai aussi gagné de l'argent pour moi. J'ai donné la sérénade à une fille pour le compte du cousin de mon copain le *Colorado* (rouquin). Il nous a payé deux pesos, un pour moi et un pour mon copain. C'est pas de la chance? »

Berthe ne dit rien, bien qu'elle n'aime pas que Carlos reçoive de l'argent pour chanter. Elle estime que chanter est un plaisir, et non pas une tâche. D'ailleurs, un enfant qui chante n'est qu'un apprenti chanteur, et le payer c'est un peu le corrompre. Que Carlos ait accepté d'être payé pour chanter la romance à une fille, et de la part d'un homme, voilà qui lui vole la moitié de son bonheur.

Mais Carlos est déjà en train de raconter l'histoire par le menu. Le cousin a vingt ans et il travaille dans le magasin de chaussures le plus élégant du quartier. Il est timide aussi, et il n'ose pas parler à la fille qu'il aime. Mais il a entendu parler des dons de chanteur de Carlos, et alors il s'est dit... Hélas! il a mal choisi son soir pour la sérénade, pour une fois le père était là de bonne heure. Un homme connu pour son mauvais caractère. La fille n'a même pas pu s'approcher de la fenêtre fermée, elle n'a peut-être même rien entendu du tout! Enfin, le galant a tenu parole...

Retrouver ce titre sur Numilog.com

A cette époque, l'usage de la sérénade est encore en vogue, mais ce sont toujours des adultes, parfois même des musiciens fameux, qui la jouent. C'est la pauvreté du cousin qui a valu cet honneur à Carlos qui se risque à ajouter : « Tu vois, petite vieille, quand j'aurai l'âge, je pourrai gagner ma vie en chantant. »

Berthe soupire. On a bien le temps de voir, pense-t-elle. Mais elle sait aussi qu'elle se leurre, Carlos a toujours fait ce qu'il a voulu. A neuf ans! Enfin, demain c'est l'inauguration.

Cette fameuse inauguration, c'est celle du monument érigé au président Sarmiento, œuvre du sculpteur français Rodin, à laquelle Carlos doit participer avec ses camarades d'école. Il lui a déjà expliqué la cérémonie qui se déroulera dans le grand parc Tres de Febrero, dans le quartier de Palermo, là où naguère le dictateur Juan Manuel de Rosas habitait avec sa fille. Mais ce qui l'intéresse, elle, ce sont les tâches quotidiennes; et elle se voit repassant le classique tablier blanc des écoliers argentins que Carlos portera pendant la cérémonie. C'est Anaïs qui a offert le tablier, et Carlos est fier du cadeau, même s'il n'ignore pas qu'il va déclencher de lourdes plaisanteries, car pour les garçons de l'école les vêtements trop propres et trop neufs sont le lot des filles. A défaut de tache, il faut au moins qu'il manque un bouton. Mais Carlos s'en moque. Il va chanter, et il sait que ce sera son heure de gloire. Il aime chanter et il aime qu'on lui dise qu'il chante bien. C'est cela qu'il devrait expliquer à sa mère, mais c'est difficile, comme si d'exprimer ce qu'il ressent pouvait troubler, obscurcir la sensation.

Et puis il y a aussi que la France, pays légendaire, et l'Argentine, pays d'adoption, vont d'une certaine façon se mélanger – et c'est difficile à exprimer aussi – au cours de la cérémonie. On en a beaucoup parlé à l'école.

Retrouver ce titre sur Numilog.com

La vie de Carlos Gardel, le magicien du tango, que les Argentins surnommèrent "le maître de la tristesse", est un véritable roman.

Ce jeune Toulousain, né de père inconnu en 1890, débarque à Buenos Aires à l'âge de trois ans et grandit sur le pavé de la rue parmi les immigrés, les débardeurs, les voyous. Noctambule et fugueur, il n'a qu'une idée, qu'une obsession, devenir chanteur, le chanteur du Río de la Plata.

Et non seulement, grâce à sa voix extraordinaire, à ses dons multiples, à un travail acharné, il parvient à ses fins, mais encore, après avoir révolutionné le tango chanté par l'apport de l'argot (et l'avoir ainsi paradoxalement sorti de son ghetto), il conquiert l'Europe, puis le monde.

Lorsqu'il meurt, en 1935, dans une mystérieuse collision d'avions en Colombie, c'est l'une des plus grandes stars de son temps. Et cinquante ans après, dans la mémoire populaire, son nom est resté synonyme de l'immortel tango.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7511 00616760 8

9 782207 230695

Imp. JAT

11.84
ISBN 2.207.23069-4
84 FF TTC

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre